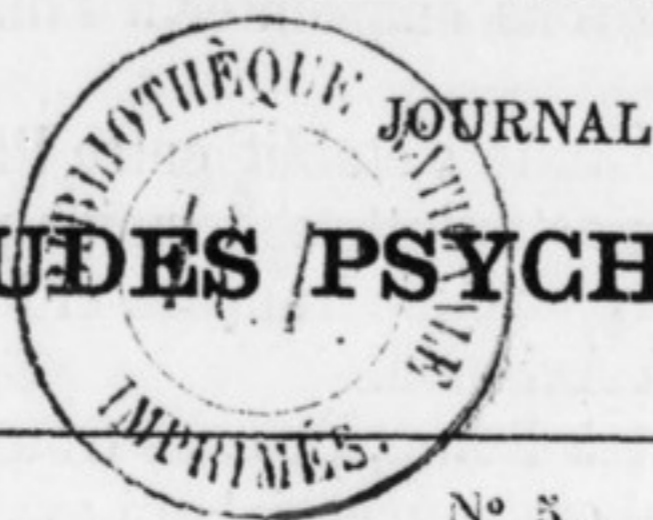


REVUE SPIRITE

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



19^e ANNÉE.

N^o 5.

MAI 1876.

Influence de la parole imprimée.

Dans la *Revue spirite* de mars 1876, nous avons indiqué pourquoi nous ne savions pas tout; nous donnons aujourd'hui, selon notre promesse, quelques considérations essentielles au sujet de nos progrès à l'aide de l'écriture et de l'imprimerie.

Si la tradition orale eut autrefois ses effets bornés, pouvoir discourir, rendit néanmoins plus sociable le milieu où, pour ainsi dire, l'on semblait n'exister que d'une vie végétative; l'évolution est si lente dans la masse que les coutumes et les notions rudimentaires semblent s'y éterniser. Une génération transmettait alors à celle qui la suivait immédiatement des idées connues, qui devaient influencer vivement tous ses actes et ses pensées.

Mais si les impressions reçues furent plus développées par le discours, cette faculté éminente de l'homme vivant en société, combien le furent-elles plus par l'invention de l'écriture, cette puissance qui leur donne de l'extension et de la durée; en effet, ce que l'on a transcrit se multiplie, ce qui était l'apanage d'un seul devient la propriété de beaucoup; les impressions sont dès lors communiquées à la race entière, elles peuvent être douées d'une vie séculaire et la civilisation devient possible. L'écriture perpétue le souvenir et lui donne le cachet de l'immortalité.

Ce qui est bien plus considérable, incontestablement, ce qui donne à l'idée une diffusion indéfinie tout en assurant sa conservation d'une manière plus nette, plus précise; ce qui a fait progresser rapidement les sociétés modernes pour les entraîner d'une manière irrésistible vers l'unification de la race humaine, c'est l'invention de l'imprimerie, car telles sont les conséquences véritables de cette œuvre immense. Cette invention due à Guttemberg auquel on la dispute, nous devons la considérer à un point de vue pratique et

surtout complètement psychologique ; c'est la voie tracée par Allan-Kardec, l'éminent fondateur de cette *Revue*. Pour bien définir cet ordre d'idées, nous devons emprunter à l'histoire les faits indispensables que voici :

En l'an 1300, une longue lutte s'établit entre Philippe-le-Bel, roi de France, et la Papauté ; cette lutte se termina par l'élévation au pontificat de Clément V, archevêque français, et la métropole de la chrétienté fut transportée à Avignon.

En 1376, la papauté revint à Rome, pour se trouver en face du grand mouvement intellectuel et commercial qui avait été le lot du nord de l'Italie pendant la longue absence du souverain pontife ; la foi s'était diminuée par les croisades, car les chrétiens avaient trouvé les musulmans représentés comme des infidèles et des barbares, en possession d'une littérature exceptionnelle qui les avait singulièrement frappés ; ils étaient aussi des ennemis justes, vaillants et courtois. La poésie orientale se développa dans les belles contrées du midi de la France, fait qui coïncidait avec les idées de chevalerie importées des pays mauresques, Séville et Cordoue, idées qui par la suite devinrent la règle naturelle en Europe.

La papauté trouva en même temps le grand schisme d'Orient ; il y eut trois papes à la fois et les conciles de Bâle et de Constance voulurent alors, pour faire taire ces dissensions, créer un parlement de la chrétienté dont le pape devait être le pouvoir exécutif ; ce projet qui n'eut malheureusement pas de suite, nous eût épargné les antiques dissidences ou conflits qui existent encore entre la science et la religion.

Chacun sentait alors qu'une nouvelle ère, progressive cette fois, se présentait avec des éléments de résistance infinie ; ainsi, avec du coton et du fil les Arabes fabriquaient du papier, invention qui coïncidait avec celle de l'imprimerie apportée de Chine par les Vénitiens disent les uns, inventée par Guttemberg affirmement les autres, fait simultané qui peut être vrai des deux côtés à la fois ; l'essentiel, c'est que les deux inventions ne pouvaient marcher l'une sans l'autre et que leur entrée dans le domaine intellectuel, si caractéristique, doit être regardée par les spirites comme l'accomplissement de la loi, celle de l'évolution naturelle voulue par le Créateur. Désormais, rien ne pouvait arrêter le formidable mouvement en avant ; l'échange indéfini des idées était trouvé.

Ce progrès ne fut pas accueilli sans luttes ; toute doctrine dite subversive fut excommuniée par une bulle d'Alexandre VI formulée en 1501 et corroborée en 1515 par le concile de Latran. Terreurs vaines et puériles, ce qui devait indissolublement unir les

hommes était créé, les rapports intellectuels avaient leur point de repère et nulle force humaine ne pouvait le détruire. Lire, c'est se régénérer, se mettre en communion d'idées avec tous les hommes de bonne volonté, avec tous les esprits qui, dans le passé, travaillèrent au bénéfice des générations futures. Les entraves opposées à la diffusion du livre ne permirent alors cette jouissance qu'à une infime minorité; mais, peu à peu, les mailles pressées de ces chaînes ont été limées, et c'est à la diffusion de la brochure imprimée que les sociétés modernes doivent leurs transformations. Devant cette *nouvelle et irrésistible puissance*, le vieil ordre de choses a dû forcément se replier et n'est-ce pas lui rendre implicitement hommage que de voir ses adversaires lui emprunter tout ce qu'elle vulgarise, tout ce qu'elle donne en merveilles industrielles, artistiques et scientifiques?...

Plus que tout autre, le spirite ne doit-il pas bénir cette conquête dont les applications réelles ne se sont effectuées que depuis cinquante ans? Avec la parole imprimée, notre cause ne s'est-elle pas d'elle-même imposée à des millions d'hommes sensés, généreux, avides d'instruction et cela dans les contrées les plus éloignées? Il y a trois cents ans, l'homme généreux qui édita les six livres fondamentaux de notre croyance eût été réduit au plus complet silence, tandis que, grâce à la typographie, l'œuvre enfantée par sa logique toute-puissante, par sa persévérance et son génie, se transmet avec une rapidité exceptionnelle.

On nie le développement providentiel des choses, selon les lois éternellement et si sagement établies, et phénomène indiscutable, après l'imprimerie, la boussole vint à cette époque donner à l'homme le domaine de la mer : grâce à elle, l'Amérique se découvre, Vasco de Gama offre les Indes orientales aux entreprises gigantesques et Magellan put entreprendre son voyage de circumnavigation terrestre, l'exploit le plus grand accompli par l'homme, car il détruisit complètement l'antique idée d'une terre plate avec un enfer dans ses entrailles et un ciel représentant un dais immense. Dès lors, l'expérience ayant prouvé que l'initiative individuelle était une loi, à l'esprit de religieuse terreur succéda le goût des voyages maritimes; celui qui s'absorbait dans le servage féodal et sacerdotal voulut jouir du fruit de son travail, et la fidélité absolue ne fut plus qu'une convention, une affaire de sentiment; c'était pour tout être pensant le pouvoir de se faire sa voie, d'être libre dans ses opinions, d'être en lutte pacifique avec ses semblables et de disposer sa place au soleil en déployant toute son énergie.

Dans un article spécial, nous reparlerons de cet esprit d'individualisme qui révolutionna l'Europe, détruisit ses habitudes station-

naires et qui, en 1517, s'incarna dans un moine allemand, le célèbre *Martin Luther* en donnant le jour à la *réforme*, idée qui travaillait l'Europe depuis deux siècles ; c'est l'individualisme qui a créé la république des États-Unis. Nous nous souviendrons tout à la fois, et d'Erasme l'écrivain si savant et si pur, qui ne voulut pas se soumettre, comme homme de science, à l'absolutisme des bigots protestants, et de la doctrine si fameuse d'Averroës, ce maître en science arabe qui avait adopté la philosophie d'Aristote. Nous citerons aussi Léonard de Vinci, déclarant que l'expérience et l'observation sont les seules bases acceptables en matière d'observation scientifique et qui disait : « La nature ne se révèle qu'à l'expérimentateur capable d'en interpréter sagement les lois ; » mais ce dont il importe de bien nous pénétrer aujourd'hui pour mieux nous guider dans la voie progressive suivie si hardiment par Allan Kardec, c'est que, en l'an 1500, nos aïeux pouvaient, comme nous, dire avec juste raison : *Nous ne savons pas tout.*

En conséquence, nous allons esquisser rapidement le mode d'action et les résultats obtenus par l'introduction de l'imprimerie, cette nourrice du savoir humain depuis sa bienvenue parmi nous ; cette revue historique et philosophique sera un encouragement pour celui qui ne fait point fi des grandes choses du passé.

Grâce à la parole imprimée, à ses conséquences, la tradition n'eut qu'une autorité relative ; on n'admit plus sans preuves un fait peu étudié, appartint-il à l'homme du rang le plus élevé, s'il laissait un doute dans l'esprit ; telle est, actuellement, la devise des chercheurs qui suivent ainsi l'exemple donné par les sociétés savantes les plus anciennes : l'académie *del Cimento*, établie à Florence en l'an 1567 ; celle de la *Société royale de Londres*.

Rejetant la logique qui avait prévalu jusque là, la science ne voulut pas qu'un fait étranger au sujet en prouvât la vérité ; elle récusa les signes divins donnés par un Dieu partial et inconséquent. Les preuves tirées du miracle, du surnaturel, ne furent plus en matière physique que des questions incidentes, n'ayant plus qu'une valeur intrinsèque relative, car dans les recherches de cet ordre, toutes les hypothèses soumises à l'épreuve appartiennent à cette méthode d'induction qui calcule si leur base se rapporte aux observations ; s'il n'y a pas de rapports, rejet de l'hypothèse. Newton et Stahl en offrent un exemple frappant, car l'hypothèse du premier : *l'attraction exercée sur la lune par la terre*, qui ne fut prouvée qu'à l'aide de Picard, est aujourd'hui une vérité mathématique. Le second avait nommé *phlogiston* un principe inflammable qui avait cette propriété : son union avec toute substance ; mais l'usage de la balance introduite dans les recherches

physiques par Lavoisier ayant prouvé que cette hypothèse était fautive, elle fut rejetée. Concluons : les groupes dogmatiques croient à l'*inexplicable* et s'y attachent avec une opiniâtreté toute particulière, tandis que la science d'observation rejette toute théorie non explicable et continue l'étude des choses inexplicables. Entre le calcul et le raisonnement d'un côté, et de l'autre l'inclination au mysticisme sans contrôle, il devait y avoir guerre et séparation ; le dédain, la haine, les ont profondément divisés en deux camps irréconciliables.

Ceux qui raisonnent ont produit la grande révolution intellectuelle, car le livre imprimé se traduit dans toutes les langues civilisées ; il change toutes les conditions de la pensée humaine pour lui donner une direction élevée, illimitée, par le commerce intime avec tous les génies. A l'appui de ce que nous écrivons, il est indispensable de citer quelques preuves que nul ne puisse réfuter.

Ce qui prouve la puissance des mathématiques, c'est : la réfraction conique par la théorie optique des ondulations ; la découverte de Neptune ; l'algèbre que l'on retrouve dans les vieilles écoles d'Alexandrie, depuis Diophantus jusqu'à Napier de Merchiston ; ce dernier par sa fameuse invention des logarithmes, doubla l'existence des savants en abrégant leurs travaux. Pendant douze siècles, les dogmatiques n'ont pas donné un seul géomètre.

Les sociétés savantes des grandes capitales européennes ont toutes accompli des travaux dont l'énumération n'est pas possible dans une revue ; ces découvertes sont toutes utiles, socialement et scientifiquement, et pour ne citer qu'un exemple, il faut lire les annales de la Société royale de Londres, et se rendre compte de ses publications utiles ; il faut énumérer ses subventions et ses encouragements aux hommes de génie qui, depuis Halley jusqu'à Davy et tant d'autres, honorèrent l'humanité.

A l'aide de la parole imprimée, la science économique, dès qu'elle fut libre et put soumettre toutes ses découvertes à l'expérience, accomplit les merveilles industrielles dont nous avons la jouissance aujourd'hui ; pour se faire une opinion exacte de la mise en mouvement de toutes les inventions généralisées par l'imprimerie et par la culture naissante de la science, il faut se reporter au quatorzième siècle, époque où des effets surprenants se produisirent comme effets pratiques ; les villes et les habitations étaient alors humides et froides, des foyers d'infection, sans air, livrées à la promiscuité des animaux domestiques, des réceptacles d'épidémies dans lesquels l'homme traînait sa misère et son indifférence. Les bienfaits incomparables apportés par la diffusion des idées firent

comprendre à nos aïeux que pour approprier et purifier les villes, le corps, le vêtement, l'invocation des saints ne suffisait plus, et nos demeures actuelles, mieux aérées et plus saines, sont une réponse directe à ces négateurs qui veulent nous reconduire en arrière en préconisant un atavisme qui ne se discute pas.

Les adeptes d'Allan Kardec le savent, leur cause n'eut sa raison d'être que lorsque les faits antérieurs et leur marche progressive répondirent aux vues sages, paternelles et progressives de l'Ouvrier divin ; des générations ont préparé le terrain sur lequel nous luttons, exactement comme l'ont fait tous ces hommes généreux dont nous conservons précieusement le souvenir, ceux qui forment la phalange sacrée dans laquelle Allan Kardec a pris glorieusement sa place.

Nous terminerons cet exposé par deux phénomènes qui marquent une ère exceptionnelle de progrès :

De nos jours, les agents physiques et mécaniques qui obéissent à la volonté de l'homme et donnent un travail rapide et mieux fait, ont forcé les nations à ne plus conquérir des peuples pour leur enlever la liberté ; aussi la politique a-t-elle changé de face, puisque la Russie et les États-Unis ont affranchi des millions de serfs et d'esclaves, et voici pourquoi : 1° La télégraphie électrique, cette grande manifestation de l'initiative humaine, qui a vaincu la distance, le temps et centralisé le monde, est due à cette propriété toute particulière dont est doué l'ambre ; cette qualité était connue des siècles avant notre ère, mais les conducteurs religieux des peuples n'en comprirent pas l'utilité ; ils la considérèrent comme un fait curieux. 2° La vapeur qui tisse et file avec délicatesse, centuple la puissance du travail ; elle traverse les continents et les mers avec une vertigineuse rapidité pour être le nerf de l'agriculture et de l'industrie ; elle fut connue jadis, puisque le mathématicien Héron construisit à Alexandrie (Egypte) une machine à vapeur à réaction, semblable à celles que nous employons aujourd'hui, et cependant, du premier au dix-septième siècle, cette invention ne fut pour les théologiens qu'un objet curieux. De longues observations, des tentatives vérifiées par l'expérience, nous démontrent ce que peut donner l'esprit d'initiative quand il sait briser les entraves puériles de l'antique immobilité.

Qui arrêtera la résistance des hommes du passé contre cette marche glorieuse de l'esprit moderne ? quelle est la puissance qui en faisant abstraction du miracle, en respectant les opinions dans ce qu'elles ont de réellement juste et vrai, pourra, avec une force irrésistible, réunir des éléments si disparates ? sinon, cette loi vieille

comme le monde, venue à son heure pour s'imposer et résoudre le problème le plus ardu de notre époque : *celui de la persistance de la personnalité humaine après une série d'existences*. La Société royale de Londres avec MM. William Crookes, William Huggins, Wallace, Cox, etc., a donné scientifiquement l'une des solutions multiples de ce problème ; le Spiritisme et le spiritualisme modernes doivent compléter ce grand acte de sage initiative, par la solution psychologique, celle qui doit unir fraternellement les camps opposés. N'oublions pas que notre cause est intimement liée aux vérités éternelles, à ces vérités dont le sage Esdras a pu dire, il y a des milliers d'années, sur les rives de l'Euphrate : *qu'elles ne périssent jamais, parce qu'elles vivent toujours et grandissent, éternelles comme Dieu*.

P.-G. LEYMARIE.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS.

L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

Le 31 mars et le 2 avril dernier, les délégués des groupes spirites parisiens se sont rendus devant le tombeau d'Allan Kardec ; plusieurs discours ont été prononcés par les adeptes reconnaissants du fondateur de la doctrine spirite.

Ce fait habituel, si simple en lui-même, respectable à tous les titres, a ému quelques reporters des grands journaux politiques qui appellent *divagations* les discours tels que celui qui suit, fortement pensé, et prononcé à cette occasion :

Messieurs,

« Quand nous nous réunissons en mémoire d'Allan Kardec, nous ne prétendons pas semer sur sa tombe un peu de cette gloire humaine qui n'est qu'un bruit. — Qu'apporterions-nous à cette intelligence supérieure qui demeura simple dans sa puissance et qui chercha toujours du bonheur pour ses semblables sans jamais rechercher leurs suffrages ? Devant le témoignage de cette conscience radieuse les hommes n'ajouteraient rien : leurs paroles ne pourraient ennoblir un si noble caractère, ni grandir une si grande âme, riche d'actes féconds. — Ce que nous venons chercher ici c'est l'impression profonde du souvenir, c'est ce souffle d'émulation qui verse à l'âme une énergie calme et indomptable : la vie de ce homme de bien est un exemple, la vie de ce philosophe est une lumière. — Oui, ici l'immortalité s'affirme dans une double clarté :

elle se révèle au sentiment dans les vertus de l'homme, elle se démontre à la raison dans les écrits du penseur.

Ces écrits d'Allan Kardec, Messieurs, ont été hâtivement jugés, et ils l'ont été injustement : ils ont eu la fortune de toute idée nouvelle, qui est de provoquer l'attaque haineuse en même temps que l'enthousiasme passionné. Bien peu de temps a passé sur cette exaltation du premier moment, mais la vérité marche vite ; aujourd'hui la doctrine spirite n'est plus considérée par les uns comme une révélation religieuse et par les autres comme une secte impie, elle a fait accepter son véritable nom : elle s'appelle philosophie. — Les vérités sur lesquelles elle s'appuie sont celles qu'à toutes les époques les esprits supérieurs ont religieusement gardées dans le sanctuaire de leur conscience, vérités harmoniques qui se sont dégagées peu à peu des voiles du mysticisme, qui ont brillé de nos jours dans toute leur élévation sous la plume des Fourier, des Jean Reynaud, des Pierre Leroux. — Vérités rayonnantes qui montrent à l'homme : dans son passé, la justice ; dans son avenir, l'espérance ; qui lui enseignent que la loi suprême, c'est la loi de solidarité ; qui lui apprennent à ne rien mépriser, à ne se détourner de rien ; mais à embrasser tout ce qui est dans un immense amour, parce qu'un lien sacré unit toute la création entière entraînée par attraction vers le bien absolu, vers Dieu !

C'est cette doctrine, si pure qu'elle a forcé l'admiration de tous et de ceux-là mêmes qui la regardent comme une fiction créée par un effort de l'Esprit humain avide d'idéal, c'est cette doctrine faite de dévouement, d'amour et de progrès, qu'Allan Kardec anima d'une vie féconde en lui mettant au front l'étincelle de la science, en l'arrachant du domaine métaphysique pour la transporter dans le domaine expérimental. — De ce jour, la divine utopie, idéal du beau moral, devint la philosophie scientifique par excellence. Voilà ce qu'a fait Allan Kardec.

La main qui touche aux abus est sacrilège ; ce n'est pas impunément qu'on dit aux hommes : Croyez, aimez, espérez ! Ce n'est pas impunément qu'on recueille le nom de Dieu enseveli sous les décombres des croyances en ruines. — A l'instant où Allan Kardec donnait sa doctrine au monde, le Matérialisme arrachait à la Religion son dernier prestige : la nouvelle croyance paraissait trop tôt ; tout le poids de la lutte se porta sur elle : dès ce moment elle eut deux adversaires. — Philosophie de l'avenir tolérante et croyante, elle eut contre elle la haine des hommes du passé qui la dirent impie, et les sarcasmes des hommes du présent qui la jugèrent crédule.

Cette double opposition qui se poursuit encore aujourd'hui n'a rien

qui nous effraie : le Matérialisme, en s'attaquant aux erreurs dogmatiques, prépare notre œuvre ; et quant à lui-même, il n'a que des éléments de destruction et point de force vive. — Tant que durera la période de lutte, il restera debout ; un jour, seul en face de sa victoire, il verra forcément le défaut de ses armes, il sentira ses blessures, il s'éteindra dans le découragement en perdant son unique conviction, sa foi en lui-même.

Que le Matérialisme dont le but est rempli et qui n'a plus de raison d'être, veuille prolonger sa vie ; que lui, le grand manœuvre du progrès tourne ses coups contre notre doctrine progressive, nous n'en sommes pas surpris : il se sent menacé, il se défend. — Mais à côté des matérialistes, nos adversaires naturels, se dressent les spiritualistes, non pas seulement ceux-là qui, pétrifiés dans le dogme, ont perdu dans la pratique étroite le sens du vrai ; mais ceux qui vivent de lumières, qui ont nos tendances, notre foi en l'avenir que nous voulons, et qui sont nôtres en un mot, ceux-là nous renient, pourquoi ?

En voici la raison : elle est misérable ; hélas ! elle est bien humaine.

Il a fallu les douloureuses luttes entre la science et la religion pour démontrer que l'unité de dogme est un non-sens. Demander que le niveau passe sur les esprits : chose impossible. La Philosophie moderne, c'est la science absolue ayant pour conséquence l'absolue perfection de l'être. — Or, la Philosophie, on le voit, c'est le progrès. — Elle est vaste comme le monde, féconde comme l'éternité, elle n'a de limites que celles du génie de l'homme, c'est-à-dire qu'elle est perfectible à l'infini comme l'esprit humain lui-même. Allan Kardec proclama les vérités qui forment la religion naturelle, et il n'alla pas au-delà ; il laissa à l'initiative individuelle la tâche de poursuivre l'œuvre infinie.

Toutes les pensées n'ont pas la même aile ; tandis que celle-ci plane sans efforts sur les sommets, celle-là, qui rase la terre ne s'élève qu'avec peine et ne peut quitter les buissons. — Le spiritisme, en entrant dans le champ de l'expérience, a frappé toutes les intelligences : il s'est fait accessible à tous. Les esprits vulgaires ont vu, ils ont cru à ce qu'ils voyaient et en ont tiré des conséquences qui sont des vérités sans être la vérité dans sa plus haute expression.

Aux yeux des spiritualistes ceci est une faute. — Le spiritisme s'est fait peuple ; l'aristocratie de la science et du génie repousse le spiritisme. — Elle n'a pas compris ce qu'il y a de véritable force dans la tolérance ; elle fait encore à l'ignorant une faute de ses erreurs, alors que la doctrine du spiritisme, attentive et bienveillante,

attend et prépare l'heure où les esprits jeunes d'expérience acquerront le discernement du vrai.

Ces hommes supérieurs qui reconnaissent la loi de solidarité n'ont pas osé se rendre solidaires d'un nom : ils n'ont pas voulu être spirites avec les humbles, avec les ignorants. Voici que les esprits délivrés des entraves du passé s'élancent avec nous à la conquête de l'avenir. — Nous irons vers eux, nous leur porterons de nouvelles lumières, nous leur dirons : « Frères ! » Ils ont feint d'ignorer une communion de foi qui les humilie, ils ont obstinément détourné les yeux pour se persuader que nous n'existions pas ; les plus hardis, ou plutôt les plus pusillanimes, nous ont regardés en face pour nous dire : qui êtes-vous !

O Kardec, grande âme simple ! ils te désavouent : ils eussent désavoué le Christ dans la crainte d'être confondus avec les apôtres, ces sublimes ignorants.

Nous n'avons point de haine contre ceux qui se proclament nos ennemis, nous n'aurons point non plus d'indignation contre la faiblesse de ceux qui n'osent se dire nos alliés ; en les rencontrant à chaque pas de notre route, nous saluons en eux des auxiliaires puissants, nous admirons leurs efforts, nous applaudissons à leurs travaux, et nous attendons avec certitude l'heure où, l'œuvre étant achevée, toutes les mains qui l'ont élevée s'uniront enfin dans une fraternelle étreinte. — Ce sera l'heure réparatrice envers Allan Kardec. — On se rappellera alors, messieurs, qu'il ne fit rien pour sa gloire, qu'il fit tout pour l'humanité, et qu'à cause de cela, l'humanité lui doit plus que la gloire. Elle acquittera sa dette dans une pensée de reconnaissance. Pour l'esprit pacifique qui rêva l'émancipation de l'homme par la seule force de l'amour, un souvenir d'amour est la sublime récompense : il l'obtient de nous aujourd'hui, et demain il le recevra de tous les hommes d'études et de progrès.

M^{me} Georges COCHET.

Expériences faites à la Société l'Union, à Bruxelles.

(Extrait d'une lettre de M. Ch. Fritz, secrétaire.)

Jusqu'ici les spirites studieux se demandaient, avec une certaine anxiété, pourquoi les manifestations physiques des Esprits s'obtenaient-elles plus facilement dans l'obscurité ?? Pourquoi l'Esprit agissait-il ainsi fluidiquement et avec une plus grande puissance sur la matière ?

Une expérience bien simple va nous aider dans cette investigation. Ce que nous savons bien, c'est que l'Esprit peut assembler les

fluides qui émanent des personnes présentes, pour les réunir aux siens et agir avec leur aide sur la matière inerte ou vivante. Parmi ces fluides vient en première ligne le fluide électrique, fluide indispensable pour mettre les corps inertes en mouvement et nécessaire pour toutes les manifestations usuelles.

Démontrer que les rayons lumineux exercent une influence défavorable au rassemblement du fluide électrique, serait faire la preuve que l'obscurité demandée par les médiums à effets physiques n'est nullement un moyen de duper les assistants. Exemple : Prenez un simple pendule électrique, composé d'un verre recourbé en forme de crosse et auquel, au moyen d'un fil de soie, on suspend une petite balle de moelle de sureau ; en frottant avec vivacité un bout d'ambre, on dégagera de l'électricité en quantité suffisante pour retenir suspendue la petite balle de sureau pendant dix ou treize minutes. Après cette expérience, une petite lumière (dite *rat de cave*) étant posée à côté du pendule, si l'on frotte à nouveau le morceau d'ambre et que l'on essaye de faire passer la balle de sureau à travers les rayons lumineux distants de 5 ou 6 centimètres, et cela au-dessus de la lumière et en ligne droite, elle se détache de l'ambre pour retomber immédiatement dans la direction du fil à plomb.

Cette expérience prouve que les rayons lumineux exercent une force dispersante sur les fluides et notamment sur le fluide électrique, celui dont les Esprits se servent tout spécialement pour la production de mouvement et de translation d'objets matériels ; cette explication bien simple, si concluante, répond aux allégations de nos adversaires qui reprochent à nos médiums l'amour de l'obscurité.

Par induction, nous concevons immédiatement que l'absence de toute lumière, ou d'une lumière très-vague, soit une question *sine quâ non* dans les apparitions d'Esprits, qui, pour se rendre visibles, se servent comme base d'opération, de l'électricité, du gaz oxygène et d'un autre gaz que nous nommerons phosphoreux, fluide qui se dégage continuellement des corps vivants et surtout des organes du médium qui sert à ces manifestations. Nous sommes aussi portés à conclure, que le mélange de l'oxygène et du phosphore est rendu lumineux à l'aide de l'obscurité complète ou partielle, et que la lumière, en raison de sa force dispersante des fluides, absorbe aussi — et brûle relativement — une quantité assez grande d'oxygène. Si l'obscurité est indispensable pour l'accomplissement de ce phénomène, à plus forte raison le sera-t-elle davantage dans une réunion nombreuse où chaque assistant absorbe une grande quantité d'oxygène.

Il nous faut donc expérimenter sans arrière-pensée et chercher courageusement l'obtention des phénomènes, pour convaincre les positivistes qui préfèrent le fait brutal. A nous d'en faire un emploi sage et discret, puisque, placé dans la vigne du Seigneur, chaque spirite doit laborieusement en travailler le terrain, pour le bien assoler, pour lui permettre de donner le fruit savoureux et fortifiant. Ramener à la croyance sérieuse de l'immortalité de l'âme, l'homme de science obligé de fuir les dogmatiques qui se refusent à la critique, à l'investigation sérieuse, n'est-ce pas là notre mission fraternelle, notre devoir le plus strict? Agir ainsi, n'est-ce pas remplir les vues de Dieu sur sa créature et rendre hommage à ce grand et sublime ouvrier?

Pour résumer notre expérience, voici exactement ce que donne notre manière d'opérer :

1° Un bout d'ambre isolé, ayant subi le frottement pendant une minute, retient la balle de sureau suspendue pendant douze minutes.

2° Avec la lumière (rat de cave), la balle de sureau étant placée à une hauteur distante de la lumière de 15 centimètres, l'électricité de l'ambre a retenu la balle pendant deux minutes.

3° La balle de sureau étant disposée à une hauteur de 5 centimètres au-dessus de la lumière, l'électricité ne peut la retenir dans le rayon lumineux; elle retombe immédiatement dans la direction du fil à plomb.

CH. FRITZ.

Remarque. — Nous avons la conviction que l'action des rayons lumineux est d'autant moins active, que l'Esprit qui se matérialise est plus avancé dans la hiérarchie des êtres spirituels, que sa mission temporaire sur la terre doit laisser une trace profonde.

Ainsi, M. William Crookes, de la Société royale de Londres, chimiste éminent et positiviste, nous déclara quand il nous fit l'honneur d'une visite, 7, rue de Lille, que l'Esprit de Kctie-King qui se manifestait à l'aide du médium miss Cook, pouvait soutenir une conversation suivie pendant une, deux et même trois heures parfois, avec une lumière assez vive quoique voilée. — Cette matérialisation complète d'un être concret, charmant, distingué, fut constatée par un nombre considérable de personnes appartenant aux rangs les plus élevés de la société anglaise; bien des personnes éclairées du monde allemand, russe, hollandais, américain, que nous avons vivement engagées à se rendre à Londres, ont certifié ce remarquable phénomène. Kctie-King avait une mission temporaire, nous le répétons, et plusieurs membres de la Société royale de Londres, qui avaient des rapports périodiques avec elle, ont

signé les procès-verbaux de cette apparition extra-mondaine ; ils ont assisté à la séance d'adieu, annoncée par elle bien des mois avant le jour fixé, et tous constatent que le phénomène avait lieu devant vingt personnes, avec une lumière moyenne. Remarquons que ces hommes de science, célèbres à tous les titres, ont photographié Kctie-King à la lumière du magnésium, un grand nombre de fois ; nous avons sous les yeux cinq photographies de cet Esprit obtenues ainsi, et offertes à M. Leymarie par M. le prince Emile de Sayn de Wittgenstein et M. William Crookes : ce dernier est lui-même représenté sur deux épreuves tenant sur son bras gauche le bras droit de l'apparition. Ce fait doit nous engager à chercher la loi plus complète de ces manifestations, et nous remercions nos frères de Bruxelles pour leur aide intelligente dans l'explication de ces études si intéressantes.

Question : Pourquoi les rayons lumineux partant de l'œil humain, projetés sur un même point, sont-ils une opposition gênante à la condensation des fluides nécessaires à la matérialisation ? (Étude à faire.)

P.-G. L.

Quid divinum.

LA RÉVÉLATION.

(SUITE.) — (Voir la *Revue* de mars 1876.)

La révélation, avons-nous dit, a pour but de sanctionner les découvertes de l'âme et de la guider dans ses nouvelles acquisitions. La révélation ainsi comprise a une raison d'être, elle est nécessaire, indispensable. Est-elle surnaturelle ? demanderont peut-être certaines catégories de spiritualistes. Si vous appelez surnaturel, ce qui est voulu de Dieu, elle est surnaturelle ; mais la révélation est-elle seulement une œuvre de Dieu ? l'âme ne joue-t-elle pas un rôle ? n'est-elle pas obligée de se l'assimiler ? Cette œuvre de l'âme n'est-elle pas aussi surnaturelle, puisqu'elle s'assimile l'œuvre de Dieu ? Vous le voyez, ou il faut renoncer au mot *surnaturel* ou il faut admettre que tout est surnaturel.

Ne vaut-il pas mieux s'entendre une fois pour toutes et admettre que tout ce qui existe est l'œuvre de Dieu ; qu'il crée les mondes pour une fin prévue ; que l'âme humaine se dégage des mondes créés, s'affirme, se développe suivant des lois qu'il lui a imposées, qu'il l'a créée libre vis-à-vis de ces lois, et même vis-à-vis de lui ; puisqu'elle l'ignore. C'est parce qu'elle est libre et qu'elle l'ignore

que Dieu lui parle constamment et la dirige tout en respectant son libre arbitre. Son libre arbitre ne rompt pas les liens qui l'unissent à Dieu d'abord à son insu, c'est ce qui constitue sa responsabilité et par suite sa culpabilité. Quelles paroles lui adresse-t-il? « Mon fils donne-moi ton cœur » dit l'Éternel. — La culpabilité doit donc consister non pas à faire ceci ou cela de telle manière, mais à refuser de lui donner son cœur.

La sollicitude de Dieu est telle, qu'il ne se contente pas d'envoyer des messies, des révélations, qui comme des phares éclairent un vaste horizon dans lequel l'humanité entière peut se développer librement pendant une série de siècles. Il parle à chaque âme par un esprit familier, comme nous l'avons vu pour Socrate et tant d'autres, dont l'histoire a conservé les noms. C'est là le travail de l'esprit familier, de l'ange gardien esprit protecteur : quoi de plus consolant, de plus réconfortant !

Jésus le révélateur confirme ces faits : « En vérité, en vérité, je dis que désormais vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le fils de l'homme. » (Saint Jean, chap. 1^{er}, vers. 51.)

Ce que vous citez de Saint Jean, me direz-vous, s'adresse à Jésus, mais rien ne prouve que ce qui est vrai pour lui soit vrai pour les hommes.

Ceci nous amène à poser de nouvelles questions : Qu'est-ce que le fils de l'homme, qu'est-ce qu'un fils de Dieu ? Qu'entend-on par un révélateur et un messie ?

A l'époque où Jésus est venu, les sciences n'avaient pas fait grand progrès. La terre était le seul monde habitable et habité. Le soleil et les étoiles n'étaient que des luminaires pour éclairer le jour et la nuit. Le ciel était une voûte dure, solide, dans laquelle les astres étaient enchâssés, et toute la voûte tournait autour de la terre, qui devenait ainsi le point principal de création, celui pour lequel tout le reste avait été fait.

Aujourd'hui que nous savons que notre terre est une planète, que comme les autres elle gravite autour du soleil, et que nous faisons par conséquent partie du ciel ; aujourd'hui que nous savons que les autres planètes reçoivent, comme nous, l'influence fécondante du soleil, qu'elles ont des saisons, qu'elles ont une atmosphère, de l'eau, des neiges, des glaces, qu'elles sont habitables ;

Aujourd'hui que nous savons que les étoiles sont des soleils, et qu'autour gravitent des planètes comme autour du nôtre ; quand la science nous affirme qu'il y a plusieurs nébuleuses superposées les unes sur les autres ; que la voie lactée est une nébuleuse, que

dans cette nébuleuse les soleils se comptent par millions et que nous n'occupons qu'un coin très-restreint de cette nébuleuse avec tout notre monde planétaire et solaire, — il nous est permis de déduire de ces faits, qui élargissent notre horizon intellectuel, une nouvelle conception, du monde à la seule condition de respecter les sentiments les plus délicats de notre amour pour Dieu et les lois qu'il a établies dans l'univers.

Dieu, existant de toute éternité, n'a pas dû créer des hommes que sur cette terre, bien que la science d'aujourd'hui, qui est parvenue à lire l'âge de la terre et l'histoire de son développement dans ses entrailles, fasse remonter son origine bien plus loin que les six mille ans du texte sacré ; quand vous donneriez à la terre plusieurs centaines de millions d'années, elle a eu un commencement, et Dieu est de toute éternité. La vie de la terre si longue qu'elle soit est un point dans l'éternité.

De plus, d'après cette même science, l'époque la plus probable de l'apparition de l'homme sur la terre ne dépasse pas 20,000 ans ; quelques-uns ne comptent que 12 à 14,000. Que seraient ces 20,000 ans, 100,000 même, vis-à-vis de l'éternité ?

Dieu étant immuable, les mêmes raisons qui l'ont déterminé à créer des hommes existent de toute éternité ; de toute éternité il a dû créer des hommes.

Admettons à la lettre ce qui dit Jésus : qu'il est le fils aîné de Dieu, ne peut-on pas croire qu'il a voulu dire qu'il appartient à une de ces humanités créées bien antérieurement à celle de la terre ? Et comme à cette époque, les savants mêmes croyaient que la terre était le monde, Jésus a pu être vrai en disant : « Avant que le monde fût, j'étais, » — et ailleurs : « J'étais avant qu'Abraham fût. » Il a pu dès lors dire aussi, avec juste raison : « Je suis le fils de l'homme, » expression qui lui était même très-familière. Il aurait ainsi passé par les mêmes phases que nous, et par la suite des temps il serait arrivé au degré de perfection qu'il est venu manifester sur notre terre.

Cette explication enlève-t-elle quelque mérite à Jésus ? amoindrit-elle notre sentiment d'amour pour Dieu ? n'est-il pas plus émouvant pour nous de penser que les grands mérites de Jésus peuvent devenir notre partage ? n'est-on pas remué jusque dans les profondeurs les plus intimes du cœur en pensant que des humanités sans nombre nous ont précédés et que nous sommes frères avec elles, qu'elles ont l'œil sur nous et qu'elles viennent par amour pour Dieu et pour nous se mêler à notre vie terrestre pour nous instruire, pour nous montrer la route en nous disant (Saint Jean, chap. III, vers. II) : Nous savons ce que nous disons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. »

Un révélateur, un messie est donc un fils de l'homme, qui a fait partie d'une humanité antérieure, et qui, par amour pour Dieu et pour ses frères moins avancés, vient leur apprendre ce qu'il sait.

Il me reste à vous expliquer le terme de *fils de Dieu*.

Saint Jean, chap. I, dit :

1. La parole était au commencement, la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu.

3. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

4. C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

Comparez ces paroles avec l'étude que nous avons faite, sous le titre de *Spiritualisme*; voyez quelle lumière a éclairé l'âme rien que par le jeu de la vie et par les facultés qui étaient en elle, et voyez combien est vraie cette parole : que « cette lumière luit dans les ténèbres », car elle ne sait plus où aller, si bien que nous en avons déduit la nécessité d'une révélation.

Voyons la suite :

6. Il y eut un homme, appelé Jean-Baptiste, qui fut envoyé de Dieu.

7. Il vint pour être témoin et pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui.

Jean l'Évangéliste dit de lui, vers. 8 : « Il n'était pas lui-même la lumière, mais il est venu pour rendre témoignage à la lumière ; » et au vers. 9 : « C'était la véritable lumière qui éclaire tous les hommes venant en ce monde.

Jésus n'étant pas encore venu, la lumière de Jean ne pouvait donc être que la lumière qui avait guidé les hommes jusqu'à ce moment et qui était le résultat des facultés de l'âme mises en jeu par la vie.

Jean-Baptiste venait donc rendre témoignage de la lumière à la lumière, c'est-à-dire manifester la correspondance de la lumière acquise avec la lumière à venir.

Au verset 10, on lit : « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » Il est venu chez ceux qui, comme lui, n'avaient que la lumière que tout homme apporte en venant au monde et les siens ne l'ont pas reçu; du moins, tous n'étaient pas arrivés au point de progrès voulu. A cette époque, comme plus tard, il y avait beaucoup plus d'appelés que d'élus.

Verset 12 et 13 : « Mais quelques-uns ont cru, et à ceux-là il a été donné d'être faits enfants de Dieu » ; savoir, à ceux qui croient en

son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu.

Or qu'avons-nous dit, dans notre étude sur le spiritualisme ? Nous avons dit : que l'homme s'était d'abord senti vivre d'une vie différente de celle du milieu ; puis qu'il avait élevé dans son cœur un temple à la force inconnue, qu'il reconnaît supérieure à tout ce qui existe, et qu'ainsi une vie nouvelle, morale, tout intérieure, avait germé en lui ; qu'il avait fini par comprendre que cette force était aussi bonne que toute puissante, aussi miséricordieuse que juste et qu'il avait compris que son âme était le siège de ses sentiments d'amour et de reconnaissance pour Dieu ; que le corps n'était qu'un instrument de travail et de perfectionnement.

N'est-il pas incontestable que tous ceux qui croient cela croient en Dieu ? qu'ils ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qu'ils sont nés de Dieu et qu'il leur est donné d'être faits enfants de Dieu, parce que seuls ils peuvent comprendre que de nouvelles destinées les attendent et être disposés à reconnaître Jésus pour l'envoyé de Dieu.

D'où il suit, que tous les hommes, comme Jésus, sont appelés à être enfants de Dieu, à voir le ciel ouvert et à voir monter et descendre les anges du ciel sur eux, quoiqu'ils ne soient encore que les fils de l'homme. Tous sont les fils de l'homme, mais tous ne sont pas les fils aimés de Dieu ; tous n'ont pas atteint le degré d'avancement pour être des messies. Être messie ou enfant de Dieu est une simple question d'avancement. Aussi Jean-Baptiste dit de lui : « Celui qui vient après moi m'est préféré, et je ne suis pas digne de délier les courroies de ses souliers. » (Chapitre I, verset 27.)

Saint-Jean l'Évangéliste (chapitre XIV, verset 12) prête ces paroles à Jésus : « Vous pourrez faire tout ce que je fais et vous ferez de plus grandes choses encore quand j'aurai été vers le Père. » Donc Jésus, le messie, le fils de Dieu, le fils de l'homme, est de la même nature que nous, il représente un degré de perfection que nous n'avons pas, mais que nous pouvons espérer atteindre si nous l'imitons.

Jean-Baptiste est encore venu rendre un autre témoignage de Jésus : « J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel comme une colombe. » « Pour moi, dit-il encore, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'avait dit : — Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit. — Et j'ai vu et j'ai rendu témoignage, que c'est lui qui est le fils de Dieu. »

Ce fait prouve l'intuition, dont Platon et tant d'autres avaient déjà fait preuve. Jean-Baptiste ne connaissait pas Jésus, mais

avant de venir on lui avait dit ce qui devait le caractériser, et il s'en rappelle.

Cela prouve aussi que, de l'autre côté, il y a plusieurs demeures; que les habitants de l'une ne connaissent pas les habitants des autres, et que quand on vient sur la terre on y vient avec une sorte de prédestination, c'est-à-dire pour faire telle ou telle chose.

Faute de connaître la réincarnation, on n'a pas compris ce que Saint-Paul entendait par *prédestination*, et on a voulu induire de sa théorie une fatalité. Ce n'est point ainsi que je le comprends. Lorsque Saint-Paul dit : « Ce qui est animal est venu le premier, ce qui est spirituel vient après... ; transformez votre âme animale en âme spirituelle, » il devait bien savoir que cette transformation ne pouvait se faire en une vie d'homme : aussi s'écrie-t-il : « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre où est ta victoire ? » Forcément il devait croire à la réincarnation. La prédestination ne peut donc signifier autre chose que le rôle que l'on vient remplir sur la terre, rôle qui nous a été appris avant de venir et dont on conserve l'intuition. Ce rôle est la conséquence de la loi d'évolution, de la loi de progrès. On ne peut pas revenir pour faire ce que l'on sait, on revient pour apprendre ce qu'on ne sait pas. Ce que l'on a à apprendre est votre prédestination comme l'élève de cinquième, quatrième, troisième est prédestiné à traduire tels auteurs grecs ou latins.

Le rôle de Jésus était bien prédestiné aussi, puisqu'il avait été annoncé par les prophètes. Plusieurs actes de sa vie, sa mort et son genre de mort avaient été prédits. Lui-même avait l'intuition de ce qui devait lui arriver. Il lisait dans le cœur des hommes; il aurait pu éviter ce qui le menaçait, il ne voulut pas le faire; il a dit : « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne. » Il a su supporter ce qui devait lui arriver de la part de ceux qui ne croyaient pas.

(A suivre.)

Docteur D. G.

Lettres sur la démonologie et la sorcellerie.

PAR WALTER SCOTT.

(Voir *Revue* de mars 1876, page 86.)

Pages 27 à 35. — Une très-singulière et très-intéressante explication de ces combinaisons mentionnées par le docteur Hibbert, d'illusions fantastiques jointes à une désorganisation de dangereuse espèce, a fréquemment été racontée en société par feu le savant docteur Gregory d'Edimbourg, et quelquefois citée, je pense, dans ses lectures. Voici le fait :

« Un malade du docteur Gregory, personne qui, on le comprend

sans peine, appartenait au premier rang de la société, ayant fait appeler le docteur, lui raconta, dans les termes suivants, ses singulières souffrances :

« J'ai l'habitude, dit-il, de dîner à cinq heures, et lorsque six heures précises arrivent je suis sujet à une visite fantastique. La porte de la chambre, même lorsque j'ai eu la faiblesse de la verrouiller, ce qui m'est souvent arrivé, s'ouvre tout à coup ; une vieille sorcière semblable à une de celles qui hantaient les bruyères de Forres, entre d'un air menaçant et irrité, s'approche de moi avec les démonstrations de dépit et d'indignation propres à caractériser les sorcières qui visitaient le marchand Abudah dans les contes orientaux. Elle se jette sur moi, mais si brusquement que je ne puis l'éviter, et alors me donne un violent coup de sa béquille ; je tombe de ma chaise sans connaissance, et je reste ainsi plus ou moins longtemps. Je suis tous les jours sous la puissance de cette apparition. Tel est mon surprenant sujet de plainte. »

Le docteur lui demanda sur-le-champ s'il avait invité quelqu'un à être avec lui pour rester témoin d'une semblable visite. Il répondit que non. La nature de ce dont il se plaignait était si particulière, on devait si naturellement l'imputer à un jeu d'imagination ou à un dérangement mental, qu'il lui avait toujours répugné d'en parler à qui que ce fût. « Alors, dit le docteur, si vous le permettez, je dînerai aujourd'hui avec vous, tête-à-tête, et nous verrons si votre méchante vieille femme viendra troubler notre société. Le malade, qui s'était attendu à se voir rire au nez, au lieu d'exciter la compassion, accepta avec joie et gratitude. Ils dînèrent, et le docteur Gregory, qui supposait l'existence de quelque maladie nerveuse, employa le charme de sa conversation, bien connue comme une des plus variées et des plus brillantes, à captiver l'attention de son hôte, et l'empêcher de penser à l'approche de l'heure fatale qu'il avait coutume d'attendre avec tant de terreur. Il réussit au-delà de ses espérances. Six heures arrivèrent sans qu'on y fit attention. Il espérait qu'elles passeraient sans conséquence funeste ; mais à peine quelques minutes étaient-elles écoulées, que le monomane s'écria d'une voix troublée : « Voici la sorcière ! » Et se renversant sur sa chaise, perdit connaissance.

Un second exemple également remarquable me fut cité par le médecin qui avait été dans le cas de l'observer, mais qui désirait taire le nom du héros d'une si singulière histoire. Quant à l'ami qui m'a attesté ce fait, je puis dire que, si j'étais libre de le nommer, le rang qu'il occupe dans sa profession, autant que le degré de science et de philosophie auquel il est parvenu, lui donne des droits incontestables à la confiance.

Ce médecin fut appelé pour soigner la maladie d'une personne aujourd'hui morte depuis longtemps, mais qui, durant sa vie, occupait dans la magistrature un rang élevé qui mit souvent la fortune des autres à sa discrétion : par conséquent, sa conduite était soumise au public. Il avait conservé pendant plusieurs années sa réputation peu commune d'assiduité, de bon sens et d'intégrité.

Au moment des visites de mon ami, il en était réduit à garder la chambre, quelquefois le lit ; cependant, de temps à autre appliqué aux affaires, et en apparence donnant toute sa force et l'énergie de son talent à la suite de celles qui lui avaient été confiées, rien n'indiquait à un observateur superficiel le moindre affaiblissement dans ses organes, ni la moindre altération dans ses facultés morales ; aucun symptôme ne faisait craindre une maladie aiguë ou alarmante ; mais la faiblesse du pouls, l'absence de l'appétit, la difficulté de la digestion et le constant affaiblissement des esprits semblaient prendre leur origine dans une cause cachée que le malade était résolu à taire. Le sens obscur des paroles de cet infortuné, son embarras qu'il ne parvenait que difficilement à dissimuler, la brièveté et l'évidente contrainte de ses réponses aux questions investigatrices du médecin, déterminèrent mon ami à adopter un autre mode d'enquête. Il eut recours à la famille pour découvrir, s'il était possible, la source du chagrin qui oppressait le cœur et brûlait le sang de son malheureux malade. Tous, interrogés en diverses occasions, déclaraient toujours n'avoir aucune idée de la cause de cette affliction, qui évidemment les affectait autant qu'ils le pouvaient voir (mais ils devaient craindre de se tromper) : l'état de ses affaires était prospère, aucune perte de famille n'avait pu lui occasionner un chagrin semblable, aucun désappointement dans ses affections ne pouvait se supposer à son âge, aucune idée de remords ne s'alliait à son caractère. Le médecin finalement eut recours avec le monomane à une explication sérieuse ; il lui parla de sa folie de se vouer à une mort triste et lente, plutôt que de dévoiler la douleur qui le minait. Il insista particulièrement sur l'atteinte qu'il portait à sa réputation, en permettant de soupçonner que cet abattement pût provenir d'une cause secrète trop scandaleuse, peut-être même trop déshonorante pour être pénétrée ; qu'ainsi il léguerait à sa famille un nom suspect et terni, et laisserait après lui une mémoire qu'on pourrait associer aux idées d'une faute dont le coupable n'avait osé se confesser. Le malade, plus frappé par cet appel que par tout ce qui lui avait été dit jusque-là, exprima le désir de s'expliquer franchement avec le docteur : chacun s'éloigna, et, la porte de la chambre fermée, il entreprit sa confession en ces termes :

« Vous ne pouvez, mon cher ami, avoir plus que la conviction que je succombe sous le poids de la fatale maladie par laquelle toutes mes forces vitales sont absorbées. Mais vous ne pouvez comprendre la nature de mes souffrances et la manière dont elles agissent sur moi, ni même, les comprenant, votre zèle et votre habileté ne peuvent m'apporter de soulagement. » — « Est-il croyable, dit le médecin, que ma science ne puisse parvenir à vous être utile ? La médecine a des ressources dont ceux qui ne la connaissent pas peuvent n'avoir aucune idée ; mais tant que vous ne développerez pas entièrement les symptômes de votre mal, il est impossible à l'un de nous de décider ce qu'il est ou non loisible à mon art de pratiquer. » — « Je puis vous répondre, répliqua le malade, que la situation où je me trouve n'est pas nouvelle, puisqu'on la retrouve dans le fameux roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute de la maladie dont il est dit que mourut le duc d'Olivarès ? » — « L'idée, répondit le médecin, qu'il était visité par une apparition, à l'existence de laquelle il n'ajoutait aucunement foi, mais il en mourut néanmoins, vaincu et terrassé par sa puissance imaginaire. » — « Je suis, mon cher docteur, dans la même position, et la présence de la vision acharnée qui me poursuit est si pénible et si odieuse, que ma raison est totalement insuffisante à combattre les effets de mon cerveau malade : bref, je suis évidemment victime d'une maladie imaginaire. » Le médecin écoutait ces paroles avec anxiété, et, pour le moment, évitant toute contradiction fatale à l'imagination frappée de cet homme, il se contenta pendant quelques minutes d'approfondir quelle était la nature de l'apparition qui le tourmentait, et d'entrer dans des détails sur la façon dont une si singulière manie s'était emparée de son imagination, bien que la force de son intelligence parût être une garantie contre toute atteinte aussi étrange. Le malade dit que les progrès en avaient été graduels, et que dans l'origine elle ne portait pas un caractère terrible, ni même désagréable. Pour le prouver il fit le récit suivant :

« Mes visions ont commencé il y a deux ou trois ans. Je me trouvais de temps en temps ennuyé par la présence d'un gros chat qui entraît et sortait, sans que je pusse dire comment, jusqu'à ce qu'enfin la vérité me fût démontrée, et que je me visse forcé à ne plus le regarder comme un animal domestique, mais bien comme un jeu des éléments qui n'a aucune existence, si ce n'est dans mes organes visuels en désordre, ou dans mon imagination dérégulée. Jusque là, je n'avais nullement pour cet animal l'aversion absolue de feu le brave chef montagnard écossais, que tout le monde a vu passer par les différentes couleurs de son plaid, lors-

que par hasard un chat se trouvait dans un appartement avec lui, même ne l'aperçût-il pas. Au contraire, je suis plutôt l'ami des chats, et je supportais avec tranquillité la présence de mon visiteur imaginaire, qui m'était devenu très-indifférent, lorsque pendant quelques mois lui succéda un spectre d'une plus grande importance, ou qui du moins a un aspect plus imposant. Ce n'était autre chose que l'apparition d'un huissier de la cour, habillé comme pour assister un lord lieutenant de l'Irlande, un lord haut commissaire de l'Eglise, ou tout autre personnage qui porterait sur son front l'empreinte et le rang d'un délégué du souverain.

« Ce personnage en habit de cour, avec la bourse et l'épée, une veste brodée et le chapeau sous le bras, se glissait à mes côtés comme l'esprit du beau Nash, et, soit chez moi ou chez les autres, montait l'escalier devant moi comme pour m'annoncer dans un salon, puis se mêlait à la société, quoiqu'il fût évident que personne ne s'apercevait de sa présence, et que seul je fusse sensible aux chimériques honneurs que me voulait rendre cet être imaginaire. Cette bizarrerie de mon imagination ne produisit pas beaucoup d'effet sur moi ; cependant elle ne laissa pas de me faire naître des doutes sur la nature de mon dérangement, et de m'alarmer touchant l'influence qu'elle pouvait avoir sur mes facultés. Mais cette modification de mon mal eut aussi sa durée déterminée. Après quelques mois, je n'aperçus plus le fantôme de l'huissier : il fut remplacé par un autre, horrible à la vue et effrayant à l'imagination, puisque ce n'était autre chose que l'image de la mort elle-même, l'apparition d'un squelette. Seul ou en compagnie, poursuivait l'infortuné vieillard, la présence de ce fantôme ne m'abandonne jamais. En vain, je me suis répété cent fois que ce n'est point une réalité mais simplement une image équivoque, la pénétration malade d'une imagination surexcitée, ou l'effet d'un dérangement dans l'organe de la vue ; mais à quoi servent ces réflexions lorsque l'emblème et à la fois le présage de la mort sont devant mes yeux ; lorsque je me vois en idée, à la vérité, le compagnon d'un fantôme représentant un pâle habitant des tombeaux, tandis que je respire encore sur la terre, science, philosophie, religion même, rien n'a de pouvoir contre un pareil malheur ; et je sens trop positivement que je dois mourir victime d'une affection aussi mélancolique, bien que je ne croie pas à la réalité du spectre qui est devant mes yeux. »

Le médecin fut affligé de voir, par ces détails, combien fortement cette idée était empreinte dans l'imagination du patient. Très-ingénieusement il fit au malade, qui alors était au lit, plusieurs questions, dans l'espérance de l'amener, comme un homme

de bon sens, à employer son jugement pour combattre avec succès le désordre fantastique qui avait produit de si fâcheux effets. Ce squelette, dit le docteur, semble donc toujours présent à vos yeux? » — « Mon malheureux destin, répondit le malade, est de le voir toujours. » — « Je comprends, continua le médecin; il est à l'instant même présent à votre imagination..... Et dans quelle partie de votre chambre le voyez-vous? » — « Immédiatement au pied de mon lit : lorsque les rideaux sont entr'ouverts, le squelette me paraît se placer entre eux, et remplir l'espace vide. » — « Vous dites que vous êtes affecté de cette illusion. Avez-vous assez de fermeté pour vous convaincre de sa réalité? Aurez-vous assez de courage pour vous lever et pour vous placer à l'endroit qui vous semble occupé, afin de vous convaincre de la déception? » Le pauvre homme soupira, et secoua la tête d'une manière négative. « Eh bien ! dit le docteur, nous ferons l'expérience une autre fois. » Alors il quitta sa chaise à côté du lit, et, se plaçant entre les deux rideaux entr'ouverts, indiqués comme la place occupée par le fantôme, il demanda si le spectre était encore visible. « Non entièrement, dit le malade, parce que votre personne est entre lui et moi ; mais j'aperçois sa tête par-dessus vos épaules. »

On rapporte que le docteur tressaillit un moment, en dépit de sa philosophie, en recevant une réponse qui affirmait, d'une manière si précise, que le spectre le touchait de si près. Il recourut à d'autres moyens d'investigation, mais sans plus de succès. Le malade tomba dans un marasme encore plus profond, et mourut dans la même angoisse d'esprit qui l'avait affecté pendant les derniers mois de sa vie.

Une conférence sur Lamartine faite en janvier 1876.

Dans la conférence de M. Legouvé, le brillant et charmant orateur parle de Lamartine, homme d'Etat, puis de l'homme. Nous reproduisons les passages qui suivent, croyant ainsi rendre hommage au grand poète qui regardait l'humanité comme une ruche immense, où nulle abeille n'était dispensée d'apporter son miel, et qui lui donna, à cette ruche, des poèmes incomparables et des volumes où se trouvent décrits les faits historiques les plus attachants, ou bien, des scènes attendrissantes de la vie privée. Lamartine fut un ouvrier laborieux.

Nous devons aimer cette figure bienveillante qui regarda les

êtres inférieurs comme des ébauches d'âmes croyant à leur ascension continuelle et à leurs transformations successives ; comme la plupart de nos philosophes, il les faisait aussi candidats futurs à l'humanité, ces amis véritables et dévoués, pour lesquels il avait tant de sollicitude. Avec Legouvé, cet esprit fin et délicat, nous croyons que la *charité du cœur* est supérieure à cette grande vertu, *la raison*, qui accomplit en ce monde les choses essentielles à la vie matérielle ; tandis que la charité inspire le dévouement et l'amour, cette autre poésie de l'âme. Allan Kardec l'a dit bien justement : « Hors la charité point de salut. »

« ... On a souvent remarqué, dit Legouvé, que Dieu lui avait tout donné en partage : la beauté, la noblesse, le courage, le génie ; mais il avait reçu quelque chose de plus rare encore que tous ces dons : c'était la faculté de s'en servir à volonté. Ils étaient toujours à sa disposition. A quelque heure qu'on s'adressât à lui, il était toujours prêt à parler, à écrire ou à agir. Un grand danger le saisissait-il en pleine nuit, en plein sommeil ? Pas un cri de surprise ! pas une seconde d'effarement ! Il se mettait à être héroïque, tout de suite, en se levant. Son courage s'éveillait en même temps que lui. De même pour son génie de poète.

Sa sœur lui présente un jour une jeune fille qui désirait quelques lignes de lui sur son album. Lamartine prend une plume, et, sans se donner un moment pour réfléchir, sans s'arrêter une seconde, il écrit :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix :
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois ;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts !

Puis, ces vers terminés, il les tend d'une main nonchalante à sa sœur, qui les lit, et, stupéfaite de leur beauté et de son air d'insouciance, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu, pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait ! »

Telle était, en effet, la facilité de Lamartine qu'elle ressemblait à de l'inconscience. N'a-t-il pas dit lui-même, un jour, à un de ses amis fort absorbé par un travail : « Que faites-vous donc là, mon cher, avec votre front dans vos mains ? — Je pense. — C'est singulier ! moi, je ne pense jamais, mes idées pensent pour moi ! »

... La bonté ! tel fut le dernier trait distinctif de cette admirable nature, le sceau suprême et comme le couronnement de toutes ses qualités. Lamartine fut bon avec grandeur, comme il fut tout. Il embrassait dans sa sympathie non-seulement l'humanité entière, mais tous les êtres de la création. Semblable à ces saints du moyen

âge qu'une affinité mystique unissait, dit-on, aux créatures inférieures, et que les légendes nous représentent entourés d'animaux attachés à leurs pas et d'oiseaux volant au-dessus de leurs têtes, Lamartine avait avec les bêtes des liens mystérieux. Il a trouvé pour les peindre des paroles et des images plus pénétrantes que les vers mêmes de Virgile et d'Homère.

Tel était le rayonnement de sympathie qui s'échappait de ses regards, de sa voix, de sa démarche, qu'il semblait retenir autour de lui, par je ne sais quelle attraction magnétique, tout ce peuple d'animaux qui vivait chez lui, les yeux fixés sur lui ! Ses chiens, ses oiseaux, ses chevaux n'étaient pas pour Lamartine ce qu'ils sont pour les désœuvrés, des objets d'amusement ou de caprice, non ! il voyait en eux des camarades, il l'a dit lui-même, des frères ; il les interrogeait, il leur répondait, il semblait les entendre... C'était une communication, je dirais presque une communion perpétuelle entre cette âme supérieure et ces ébauches d'âmes. Je le vois encore étendu sur un canapé, causant de sujets fort sérieux, avec deux griffons à ses pieds, et coiffé d'une levrette ; cette jolie bête exécutait autour du front de son maître des évolutions si gracieuses que je me récriai d'admiration. « Regardez-la, me dit Lamartine sans se retourner, elle écoute, elle voit qu'on parle d'elle, elle est si coquette !... »

... Un pauvre jeune poète, nommé Armand Lebailly, mourait de phthisie à l'hôpital Saint-Louis. J'y entraîne Lamartine, certain que sa visite ferait plus de bien au moribond que dix visites de médecin. Nous arrivons, nous montons à la salle Sainte-Catherine ; en entrant, j'aperçois au bout de la salle le pauvre misérable assis près du poêle, les deux bras étendus sur une table, la tête entre les deux bras, et le visage enseveli sous ses longs cheveux en désordre. Au bruit de nos pas, il relève un peu le front et nous jette de côté un regard farouche : mais à peine a-t-il reconnu mon compagnon, que la stupéfaction, la joie, l'orgueil, l'attendrissement, éclatent sur sa figure ; tout tremblant il se lève, vient à nous et n'a que la force de prendre la main que lui tendait le grand poète et de la baiser.

La conversation fut de la part de Lamartine un mélange charmant de bonté de père et de bonté de poète ; il parla à Lebailly de ses vers, il lui en répéta même quelques-uns, une sœur de charité n'aurait pas si bien fait. Après un quart-d'heure, il se leva, et voyant que le malade voulait nous accompagner jusqu'à la porte : « Prenez mon bras, lui dit-il, et appuyez-vous sur moi. » Nous traversâmes ainsi cette longue salle entre deux rangées de malades, les uns debout au pied de leur lit, les autres assis, les autres levés sur leur séant, tous se découvrant à notre passage : ce grand nom avait

mis tout l'hôpital en rumeur. Lebailly jetait à droite et à gauche des regards étincelants, qui semblaient dire : C'est mon ami, je lui donne le bras ! Il pleurait, il riait, il ne souffrait plus !

Une fois dans la voiture, Lamartine, après un moment de silence, me dit : « Ce pauvre jeune homme est bien malade, mais il n'est pas à la veille de mourir. De longs soins lui seront encore utiles : joignez cela à ce que vous lui donnerez. » Il me tendit un billet de cinq cents francs. Trois jours après, quelle fut ma stupéfaction en apprenant que lui-même était poursuivi pour une somme de quatre mille francs, qu'il ne pouvait pas payer ! Il avait oublié qu'il devait, en voyant qu'un autre souffrait.....

DISSERTATIONS SPIRITES.

Le Doute, PAR RAPHAEL.

De cet ouvrage, édité à Paris en 1866, nous transcrivons le passage suivant traitant de la prière, il nous a paru digne d'être cité. (Ce volume remarquable est épuisé.)

« Un homme parut marqué au front du sceau du progrès. Il vint sur la terre pour glorifier ce que les hommes méprisent, et faire éclater dans son existence tout entière la puissance de la prière.

Ses lèvres ne murmuraient point de longues phrases ; son esprit ne s'égarait point à la recherche de vaines formules ; mais il disait avec une confiance inébranlable : Mon père, accordez-moi cette grâce.

Il ne demandait ni les richesses qui passent ni les honneurs d'un moment, mais il priait pour que le monde entrât dans une voie nouvelle, que le paralytique se tînt debout, que l'aveugle vît la lumière, et toujours il était exaucé.

Cet homme, dont la vie fut une soumission constante aux volontés divines et les dernières paroles une prière pour ses bourreaux ; cet homme, que les siècles succédant aux siècles honoreront comme un modèle, c'était l'humble enfant du peuple, c'était le Christ !

La prière est une élévation de notre âme à Dieu ; chaque fois qu'elle a lieu, elle renouvelle et fortifie notre alliance avec lui ; celui qui ne prie jamais risque de s'égarer.

Notre âme, émanation de Dieu, n'est jamais séparée de lui ; un lien lumineux la retient toujours à son Créateur ; nos pensées dans

nos désirs ardemment formulés, arrivent à lui en suivant ce lien, comme un fil électrique.

La prière est un magnétisme spirituel; quand nous demandons grâce pour le coupable plongé dans les ténèbres de l'autre vie, notre prière, comme un rayon de lumière, va le frapper dans sa sombre solitude, elle le revêt de force, le calme, l'invite à prier et lui aide à s'élever au-dessus de la région ténébreuse.

Pour être exaucée, la prière doit avoir la charité pour mobile; elle arrive d'autant mieux à Dieu qu'elle est plus pure, plus désintéressée, que notre soumission est plus parfaite et notre confiance plus entière; celle de l'égoïste ne peut se détacher de son âme, et, par conséquent, parvenir à Dieu.

Toutes les prières peuvent être réduites à de courtes invocations; la plus longue ne doit pas excéder le *Pater*, les interminables oraisons sont un sujet de distractions ou d'exaltations.

Notre cœur est l'unique sanctuaire de l'amour et de l'adoration que nous devons à notre Créateur; la prière n'est donc pas plus écoutée dans un lieu que dans un autre; partout elle est bonne lorsque notre esprit la fait avec ferveur.

Le signe de la croix est une pratique inutile; Dieu ne nous demande pas de faire un appel aux attributs de sa divinité, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit personnifient.

Quant aux différentes positions à adopter pendant la prière, elles sont indifférentes et à la convenance de chacun; l'humilité étant une vertu de l'âme ne peut consister dans des attitudes extérieures.

Travailler, remplir les devoirs de son état, c'est prier; souffrir avec résignation les peines, les adversités, c'est prier; pardonner, rendre le bien pour le mal, c'est prier; aider ses frères, c'est prier; en un mot, toute action utile à son prochain est la pensée la plus agréable à Dieu. »

Le texte sur les richesses et les héritages, du même auteur, mérite aussi d'être reproduit :

« Un jour, considérant les enfants de la terre, je vis qu'ils étaient en proie à une sorte de délire; ils fréquentaient plutôt le temple de l'or que celui de Dieu, et cette adoration indigne avilissait leurs noms.

Les hommes qui cherchaient des compagnes pesaient leur or avant de les épouser; les femmes agissaient de même; et ils poussaient si loin cet amour d'un vil métal, qu'ils le préféraient à l'âme de leur père.

Car, étant venu à mourir, avant que sa tombe se fût refermée ces misérables enfants du siècle s'arrachaient ses dépouilles, et,

plutôt que d'en céder un lambeau, ils brisaient les liens qui doivent unir les enfants d'un même père.

Pendant qu'ils se rendaient aussi horribles à voir que des chacals se disputant un cadavre, mes yeux, perçant les ténèbres qui séparent ce monde de l'autre, virent un esprit doué d'une douce clarté.

Il était triste, et des soupirs soulevaient sa poitrine. Hélas ! ces tristes adorateurs de l'or, ce sont mes enfants ; dans leurs cœurs, ils ont dit : Il a assez vécu, à nous de posséder ! et pas une prière n'est montée à Dieu.

Il s'arrêta pour pleurer comme pleurent les ombres, et élevant ses mains vers le ciel, il s'écria : Maudissez, Seigneur, cet or qui leur fit oublier leur père et les rendit ennemis ; faites qu'à jamais il soit stérile pour eux !

En voyant le nombre d'infamies qu'ils commettaient pour posséder cet or, j'étais plongé dans la stupeur, me demandant : qui sauvera de cet abîme les enfants de la terre ? Une grande rumeur me tira de cet abattement.

Des années que je puis évaluer à un siècle, comme des coursiers rapides, une à une passèrent devant moi. Un homme parut, ce n'était pas le Christ, mais il lui ressemblait ; sa voix, comme le tonnerre, se fit entendre.

Plus d'héritage ! disait-elle, aux peuples réunis ; que les pères n'amassent ni ne spolient pour des enfants ingrats, et que les fils ne dissipent plus dans l'orgie les deniers paternels.

Plus d'héritage ! que tous produisent, c'est la loi de Dieu ; désormais l'oisif ne dévorera plus le pain du travailleur. A chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses mérites.

Entendant ces paroles, je crus qu'il allait tomber sous le courroux des peuples assemblés et le ressentiment des dépossédés. Il n'en fut rien. Le doigt de Dieu était sur cet homme ; ils se soumirent.

Et je vis que les habitants de la terre gagnaient en fraternité ce qu'ils perdaient en richesses ; nul ne désirait la mort de son semblable ; ils s'aimaient sans arrière-pensée, et l'oisiveté avec son hideux cortège disparut d'au milieu d'eux.

Et ravi de ce que je venais de lire, je m'écriai aussi : Plus d'héritage ! — dit Raphaël — disparaissez à jamais, éléments de discordes, et soyez la bienvenue parmi nous, nouvelle doctrine, qui apportez la lumière, le progrès et l'union. »

Ce qui rapproche du Spiritisme.

SUITE. — (Voir la *Revue* de mars 1875.)

Quelle différence entre la passion qui pousse ainsi à condamner la justice des justices et la simplicité droite et intelligente qui, au simple exposé de ce principe si logique et si rationnel, s'écrie spontanément : « Ah ! quel bonheur qu'il en soit ainsi ! » Tel est le cri de l'âme qui se reconnaît ; un éclair a brillé sur son chemin et ne s'éteindra plus, elle s'est retrouvée elle-même, elle s'est palpée en quelque sorte pour se dire : « Je suis moi. Cet éclair de lumière qui tout à coup a percé les ténèbres profondes où je me trouvais, m'a rendu la connaissance de moi-même ; je me souviens, je crois, j'aime et j'espère. » Ainsi illuminée de cette flamme intérieure, cette âme reprendra vigoureusement le travail trop longtemps négligé peut-être. L'homme, qui en est la personnification visible sur la terre, trouvera désormais à sa vie un but qui lui était jusque-là resté inconnu. De paresseux et négligent qu'il était, il deviendra diligent et travailleur ; s'il a des vices il cherchera à s'en guérir, car il pourra bientôt constater combien ils entravent la marche vers le progrès ; surtout il ne sera plus l'ennemi de personne. Aux injures et aux diatribes il répondra par des actions charitables et des pensées d'amour, il ne se vengera même pas en pensée. Est-ce là une des causes de l'acharnement des passions qui parfois se déchaînent contre le Spiritisme ?

Admettre qu'une doctrine a le pouvoir de rendre moins imparfaits ses adeptes, que ne le font généralement les autres enseignements, c'est reconnaître sa supériorité ; il ne s'agit pas ici d'appréciations plus ou moins justes, il s'agit de faits. Il n'est pas encore question de résultats qu'une foule de circonstances peuvent modifier dans chaque individu, à cause des attaches personnelles qui jusqu'à un certain point, lui ôtent sa liberté d'action ; il s'agit des effets inévitables produits par l'enseignement spirite dès qu'il a pu conquérir l'assiette d'une famille, en y établissant l'union pour chasser devant lui tous les doutes, pères des préjugés. Chaque membre de cette famille se sait dès lors uni aux autres par un double lien : le lien actuel, le lien éternel. Le lien actuel est celui que produit l'état momentané de l'être en sa qualité de père, de mère, fils, fille, sœur ou frère ; le lien éternel est celui qui enlace tous les membres visibles ou invisibles de la grande famille humaine.

La connaissance de ce lien éternel, naguère inconnu d'un grand nombre et nié encore par beaucoup de gens, loin d'affaiblir l'autre lui donne une force de plus. Les membres d'une même famille peuvent se dire : « Les liens qui nous unissent sont doubles, par conséquent plus

forts, car, à la parenté éternelle que les incrédules de notre époque ne reconnaissent pas encore, se joint cette parenté d'un jour qui, le plus souvent, est une nouvelle édition d'une parenté corporelle se perdant dans la nuit des temps. » En présence des réflexions que font naître des pensées de ce genre, les liens deviennent plus forts, la certitude qu'on possède qu'ils ne seront jamais brisés les rend indestructibles et pousse ceux qui en sont entourés à faire qu'ils le soient. On peut dire que le Spiritisme, ce consolateur annoncé dans l'Évangile et venu, selon sa parole, dans ces temps d'abomination et de désolation, rétablit toutes choses dans la famille. Il fait naître, dans un intérêt moral, l'amour filial dans les enfants, l'amour paternel et maternel dans ceux qui leur ont donné la vie terrestre ; il donne le courage à l'adolescence qui entre dans la vie, il redresse l'espérance des vieillards, il procure à tous le bonheur s'ils savent le comprendre et s'il sont assez purs pour le savourer. — Est-ce pour cela qu'on s'insurge contre ses principes ? — Le Spiritisme organise la famille sur des bases d'une solidité inconnue jusqu'ici. Il remplit les promesses du divin Maître, il console. Voilà ses lettres de noblesse et les titres indiscutables qu'il porte avec lui. On n'a pas besoin d'être grand clerc pour lire et apprécier ce divin passeport qui vient du ciel et qui assure à la doctrine qui en est le porteur le franc passage dans toutes les âmes de bonne foi, où elle laissera, laisse et a laissé des traces ineffaçables de son séjour. Qui peut organiser la famille a le droit et le devoir de poursuivre son œuvre de charité ; quelles que soient les pierres et les ronces accumulées sur le chemin, l'œuvre continuera donc de se produire. Une seule volonté, celle de Dieu lui-même, pourrait s'opposer à son action ; un avenir prochain et les fruits obtenus feront connaître de quel côté se trouve cette volonté toute-puissante.

Médium, MARC BAPTISTE.

NÉCROLOGIE

De Rouen nous avons reçu le Vendredi Saint la lettre de faire part pour l'enterrement de mademoiselle Louise-Aimée Lieutaud, présidente de la Société spirite de cette ville. Notre sœur était âgée de quatre-vingts ans, et la lettre de faire part qui nous est adressée porte ces mots remarquables :

Nous avons l'honneur de vous faire part de la perte que nous avons faite en la personne de, etc., *décédée dans la sainte croyance Spirite, qui, pendant dix-huit ans, a fait le bonheur et la consolation de ses vieux jours. Priez Dieu qu'il reçoive son Esprit en sa sainte grâce.*

Deux membres de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec se sont rendus à Rouen pour assister à l'inhumation.

Le mois prochain nous donnerons le discours de M. Blot, président de la Société de Rouen ; il nous est parvenu trop tard.

POÉSIE SPIRITE

L'ÉVEILLÉ

Fable

C'est lui, c'est l'Éveillé... Voulez-vous le connaître?
La tabatière en main, artistement planté,
Le chapeau de travers, le briquet au côté,
C'est bien lui; saluez notre garde champêtre,
Tambour-maître jadis du petit Caporal,
Aujourd'hui l'effroi du village,
Et contre deux poulets surpris en maraudage
Rédigeant un procès-verbal.

« Voyez, lui dit Lubin, et non pas sans malice,
« Une vache paissant dans le pré de Colas;
« Colas n'a cependant ni vache ni génisse. »
— L'Éveillé répondit : « clampin, je ne vois pas. »
— « Ah bah! près du taillis, garde, ne vous déplaie,
« La bête, sans lien, en prend tout à son aise;
« Si peu que dure encore son baiser assidu,
« Du malheureux Colas le pré sera tondu.
« Que faites-vous ici cloué sous le tricorne?
« Faut-il vous amener la vache par la corne?
« Y verrez-vous plus clair? » — « Imbécile! tais-toi.
« Tu pourrais bien, plus tard, me payer ta bévue;
« Sais-tu pourquoi ce soir je n'ai pas bonne vue?
Comprends-tu?..... la vache est à moi.....

.
L'homme aura-t-il toujours deux poids et deux mesures?
Peuples et potentats, habitants des mesures,
Grands seigneurs... *Respect à la loi!*

L'ESPRIT FRAPPEUR.

AVIS

Depuis quelques jours notre frère Leymarie s'est constitué prisonnier pour un an à la maison cellulaire dite de la Santé; singulière coïncidence, c'était le 22 avril dernier, anniversaire de son entrée à Mazas, en 1875, même jour et à la même heure.

Notre sympathie lui est acquise, et, nous le savons, il supportera sa réclusion avec dignité et courage.

Plusieurs journaux reproduisent le compte rendu des expériences spirites faites en Russie par une soi-disant commission scientifique. Ces expériences nous paraissent si peu sérieuses de toutes manières, que nous ne nous donnerons pas la peine de répondre au long article du *Courrier de France*, qui nous prend à partie.

Le jury se composait de chimistes, de physiciens, d'agronomes incompetents, sans s'adjoindre des spirites qui auraient pu l'éclairer.

Quand il se formera une commission intelligente et sans parti pris, nous pourrions alors discuter sur les résultats obtenus. Du reste, le spiritisme suit son chemin progressif et les attaques ne lui nuisent en aucune façon.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous offrons à nos lecteurs un livre très-curieux, très-bien écrit, intitulé : *Histoire de la Magie du monde surnaturel... à travers les temps et les peuples*, par CHRISTIAN. Vol. in-4°, sur papier de premier choix, 668 pages, 16 magnifiques gravures et quelques écussons symboliques, 10 fr. pris 7, rue de Lille; 12 fr. port payé.

Les Merveilles du corps humain, avec gravures, 2 fr. pris à la librairie, et 2 fr. 50 port payé.

Le livre de l'Espérance, par Madame P. M... tel est le titre d'un petit volume Spirite qui vient de paraître.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties : la première contient une analyse des principales idées du maître; la seconde parle de la loi morale; la troisième est relative à des communications reçues par l'auteur, qui lui-même est médium.

C'est un livre sérieux, dont le style est simple et clair; la doctrine du maître s'y trouve condensée en 176 pages; le prix est de 1 fr., pris 7, rue de Lille, et 1 fr. 25 port payé.

Le Spiritisme au point de vue de la grandeur, de la puissance et de la justice de Dieu, par M. Marion, président honoraire de la cour d'appel d'Alger. 1 fr. à la librairie, 1 fr. 25 franco.

Observations sur les faits spirites par Chevillard, faites par M. H.-D. T., consul belge. 60 cent. 70 cent., franco.

ERRATUM.

Revue d'avril, page 110, premier alinéa, il faut lire : Je te félicite d'être venu seconder nos amis de la *Société spirite*, dans les circonstances actuelles où le courage ne suffit pas, mais où il faut surtout de la prudence.

Souscription du puits Jabin.

Groupe de St-Maur, 10 fr. — M. Puvis, à Lyon, 2 fr. — M. Bacquerie, à Paris, 1 fr. — M. Gatoux-Hoguet, 3 fr. — M. Latapie, 3 fr. — Madame Dunand, 1 fr. — M. Brunel, 1 fr. — M. Missonnier, 6 fr. — Trois personnes de Caen, 15 fr. — Total, 42 fr.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la somme de quarante-deux francs que vous m'avez adressée pour les familles des victimes de la catastrophe du puits Jabin.

Je vous remercie de ce généreux envoi au nom des malheureux que vous avez voulu secourir, et je vous en exprime particulièrement ma plus vive reconnaissance.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le maire, MOYEL.

Le Gérant : A. BOURGÈS.